

**ROSE-MARIE LAGRAVE**

**LA DOMINATION MASCULINE ENCORE**

---

*La publication de La domination masculine a suscité colères réactives et lectures enchantées, laissant place, toutefois, à une réflexivité critique plus distancée. Pour mettre au jour les contradictions, paradoxes et malentendus à propos de cet ouvrage, on se propose de procéder à un double déplacement : restituer les effets du contexte scientifique de la décennie 1990/2000 sur la production de cet ouvrage et sur les controverses à son propos ; analyser ensuite ce que les justifications avancées par Bourdieu pour répondre aux critiques doivent à son déni de détenir un privilège masculin, et à sa position d'outsider dans l'espace académique de la cause des femmes.*

---

Que peut-on dire encore de *La domination masculine* qui ne soit déjà dit, tant cet ouvrage a suscité de colères réactives<sup>1</sup> et de lectures enchantées<sup>2</sup>, tarissant dès lors toute velléité d'en dire plus. Pourtant, si « chaque fois qu'il y a désir de relecture, il y a littérature »<sup>3</sup>, gageons qu'à relire *La domination masculine*, il y aurait encore quelque chose de la sociologie de Bourdieu à découvrir. Mais on ne lit pas la sociologie comme on lit la littérature, et les lectures successives de *La domination masculine* laissent un sentiment de « choses dites »<sup>4</sup> et redites. Pour rompre avec ce sentiment de familiarité routinière, et après l'adhésion enthousiaste quoique critique des premières lectures, on se propose de procéder à un double déplacement. Il s'agit de restituer d'abord les effets du contexte scientifique de la décennie 1990/2000 sur la production de cet ouvrage et sur les controverses à son propos, pour analyser ensuite ce que les justifications avancées par Bourdieu pour répondre aux critiques doivent à son déni de détenir un privilège masculin, et à sa position d'*outsider* dans l'espace académique de la

cause des femmes. Pour mettre au jour les contradictions, paradoxes et malentendus à propos de cet ouvrage, on se propose de confronter les réponses de Bourdieu à l'adresse de ses détracteur.e.s avec des éléments du contexte de production, mais aussi avec les recommandations de l'auteur dans ses autres ouvrages. Se servir en somme de la boîte à outils bourdieusiens pour déconstruire certaines assertions de *La domination masculine*, et renvoyer à l'auteur certaines lacunes qui dévoilent une latitude méthodologique absente de ses autres ouvrages. Cette relative liberté prise avec l'exigence et la rigueur méthodologique habituelles tombe très mal : ce n'est ni la thématique, ni le lieu, ni le moment. Ce serait sans compter, en effet, avec l'état de l'espace des recherches féministes, dans lequel l'enjeu de ces années est plus que jamais d'assurer une légitimité scientifique à cet espace académiquement discrédité. D'où un redoublement de sérieux et de vigilance scientifique de la part de chacune et chacun, car le soupçon de militantisme est toujours là prompt à renvoyer ces recherches dans les bas-fonds militants. L'ouvrage a ainsi créé un malaise entre profanes, pour qui *La domination masculine* est un bréviaire de l'émancipation, et chercheur.e.s pour qui cet ouvrage raffle la mise scientifique et médiatique au profit d'un 'Grand homme'<sup>5</sup>, et au détriment de la reconnaissance d'un opiniâtre travail collectif. Parmi les interrogations suscitées par l'ouvrage, deux feront surtout l'objet d'un examen : la première concerne un socle

---

<sup>1</sup> Cf. notamment, la rubrique « Controverses » de *Travail, genre et société*, 1, avril 1999, et la réponse de P. Bourdieu, pp.201-234, et Anne-Marie Devreux, « Pierre Bourdieu et les rapports entre les sexes : une lucidité aveuglée », in, Danielle Chabaud-Rychter, Virginie Descoutures, Anne-Marie Devreux, Eleni Varikas, *Sous les sciences sociales, le genre. Relectures critiques de Max Weber à Bruno Latour*, Paris, 2010, La Découverte, pp. 76-93.

<sup>2</sup> Lagrave Rose-Marie, « La lucidité des dominées », in P. Encrevé et Rose-Marie Lagrave (ed.), *Travailler avec Bourdieu*, Paris, Flammarion, 2003,

<sup>3</sup> Désérable François-Henri, *Un certain M. Piekielny*, Paris Gallimard, NRF, 2017

<sup>4</sup> Bourdieu Pierre, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987.

---

<sup>5</sup> Godelier Maurice, *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.

bibliographique erratique qui ne met pas en exergue les avancées épistémologiques les plus décisives, la seconde porte sur l'absence de réflexivité de l'auteur sur sa position située. Autrement dit, Bourdieu n'a pas saisi d'une part les enjeux épistémologiques en cours, et d'autre part, il n'a pas procédé à la déconstruction du privilège masculin sur la science, ce second point résultant du premier. Cet examen du contenu de ce livre et de la posture de son auteur peut apparaître comme un reniement du travail de Bourdieu, en prêtant main forte à ses détracteurs. Parce que je revendique une filiation à son œuvre, et que je m'efforce modestement de mettre en pratique son dispositif de recherche dans mon travail, je me suis autorisée à mettre en critique cet ouvrage, pour lequel, à mes yeux, Bourdieu n'a pas apporté la même rigueur méthodologique que dans ses autres travaux. Au demeurant, Bourdieu lui-même souligne que « la critique, même la plus dure ou la plus injuste, vaut mieux que le silence outragé, consterné ou condescendant, auquel, s'agissant du problème de la domination masculine, j'ai été souvent confronté en France »<sup>1</sup>. Cet article ne se veut ni dur, ni injuste, et reprend à son compte cette phrase de Bourdieu: « Preuve que rendre raison, c'est aussi rendre justice et que le travail d'objectivation n'est pas nécessairement réducteur et destructeur »<sup>2</sup>.

### Un livre déraciné, sans sociogenèse collective

Replacé dans la généalogie des œuvres de Bourdieu et dans le contexte scientifique des années 1990/2000, on voudrait montrer que *La domination masculine* est un ouvrage hors sol, apportant un relatif démenti à la première phrase du livre, libellée en ces termes : « je ne me serais sans doute pas affronté à un sujet aussi difficile si je n'y avais été entraîné par toute la logique de ma

recherche »<sup>3</sup>. Cet incipit invite, en effet, à examiner les ressorts de cet affrontement, et à apprécier si cet ouvrage découle de la logique des recherches antérieures.

Retour sur « toute la logique ».

Si l'on retrace les travaux de Bourdieu antérieurs à la publication de cet ouvrage, on constate, en effet, une double modalité de référence à la division sexuelle (qui est en fait une division sexuée) en tant que variable statistique, et en tant que principe de vision et de division du monde, opposant univers féminin et monde masculin, dont le « schéma synoptique des oppositions pertinentes »<sup>4</sup> dans la société kabyle est le modèle le plus achevé de la configuration. Ainsi, par exemple, le sexe et l'âge sont retenus en tant que variables indépendantes pour saisir les inégalités d'accès et de performances à l'égard de l'École, aux pratiques de distinction, ou à la formation différentielle du goût. Toutefois, ces variables sont des propriétés secondaires par rapport à la centralité de la classe sociale : « les propriétés de sexe sont aussi indissociables des propriétés de classe que le jaune du citron est inséparable de son acidité : une classe se définit dans ce qu'elle a de plus essentiel par la place et la valeur qu'elle accorde aux deux sexes et à leurs dispositions socialement constituées »<sup>5</sup>. On peut donc déduire légitimement de ces précisions, que tout classement sera sexué. Or, comme le souligne Monique de Saint Martin, bien placée pour connaître les coulisses de la recherche, « la question de la différence selon les sexes est abordée, rapidement et de façon secondaire, à propos des lauréats du concours général et des élèves des classes préparatoires aux grandes écoles, en montrant que, dans les deux cas, les filles doivent plus que les garçons s'appuyer sur des avantages compensatoires pour réussir aux concours »<sup>6</sup>. Et l'on constate en effet que nombre de tableaux statistiques ne sont pas sexués, tel par exemple le diagramme 7 sur « les fils de professeurs et les fils

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, 'Bourdieu répond', « Controverses », op. cit., p. 230.

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, « Apologie pour une femme rangée », introduction à l'ouvrage de Moi Toril, *Simone de Beauvoir : Conflits d'une intellectuelle*, Paris, Diderot Editeur, Arts et sciences, p.VIII.

<sup>3</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p.7.

<sup>4</sup> Bourdieu Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 1972.

<sup>5</sup> Bourdieu Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979, p.119.

<sup>6</sup> Saint Martin (de) Monique, « Une inflexible domination ? », in *Travailler avec Bourdieu*, op.cit., p. 327, note 1.

de patrons dans les grandes écoles »<sup>1</sup>, alors que celui concernant les « variations de la valeur accordée au corps, à la beauté et aux soins du corps »<sup>2</sup> est lui entièrement construit à partir d'entretiens avec des femmes, comme si les thématiques étaient préconstruites selon le sexe. Par ailleurs, tous les ouvrages de Bourdieu sont effectivement émaillés de notations précisant la part et la position des femmes, telle, par exemple, cette note figurant dans *La Noblesse d'Etat* : « On sait que la part des femmes, des juifs et des nouveaux venus issus des régions dominées de l'espace social (comme, sans doute, celle des homosexuels) croît, dans le champ universitaire, quand on va des régions temporellement dominantes aux régions temporellement dominées, tendance qui s'observe aussi au sein du sous-champ des facultés des lettres et des sciences humaines »<sup>3</sup>, attestant que les inégalités selon le sexe sont bien prises en compte. Toutefois, nombre de tableaux n'intègrent pas la variable du sexe, et on en connaît désormais la raison : « prise en compte dans les premières analyses des correspondances sur les élèves des grandes écoles, la différence selon les sexes pesait d'un poids si fort qu'elle écrasait pratiquement les oppositions selon l'origine sociale et selon le capital scolaire, et qu'il a été jugé préférable de ne pas la retenir dans l'analyse des correspondances »<sup>4</sup>. Ce choix d'écarter 'la différence selon les sexes' malgré 'un poids si fort', c'est-à-dire un poids plus fort que l'origine sociale ou le capital scolaire, atteste s'il en est, que 'toute la logique' de la recherche de Bourdieu n'a pas été guidée par une approche genrée des faits sociaux<sup>5</sup>. Plus encore, étant donné l'immense travail fait par Bourdieu avec des statisticiens, on s'attend qu'un tel obstacle méthodologique devienne matière à une réflexion de même calibre que celle qu'il a menée sur les catégories socioprofessionnelles avec ses collègues de l'INSEE, Alain Darbel et Claude Seibel<sup>6</sup>. Toutefois, ces notations ne font pas logique

centrale ; elles viennent plutôt en contre-point, ou en correction de la logique *mainstream* masculine dans les ouvrages en sociologie, alors que dans les recherches plus ethnologiques, l'inversion des catégories et des espaces sexués devient le centre de la réflexion.

En effet, l'*Esquisse d'une théorie de la pratique* et *Le Sens pratique* sont des travaux qui restituent l'ordre des sexualités et des sexes, et l'ensemble des oppositions qui structurent la société kabyle. « La tradition kabyle, pourtant peu prodigue en discours justificatifs, en appelle à une sorte de mythe d'origine pour légitimer les positions assignées aux deux sexes, et, par l'intermédiaire de la division sexuelle du travail de production et de reproduction, dans tout l'ordre social et, au-delà, dans l'ordre cosmique »<sup>7</sup>, et tout ce travail de production est restitué graphiquement dans le schéma synoptique déjà cité. Dans ce registre, Bourdieu s'inscrit dans la tradition scientifique de l'ethnologie ou même de l'anthropologie structurale, dans laquelle établir et cartographier la vision et la division sexuées du monde sont des opérations premières pour saisir la cosmologie et le principe androcentrique qui régit les sociétés, et notamment la société kabyle. Dès lors, il n'est pas totalement déraisonnable de penser que ce n'est pas toute la logique de recherche et seulement elle qui a conduit Bourdieu à écrire *La domination masculine*. En effet, si tel était le cas, on retrouverait cette logique à l'œuvre dans ses livres antérieurs, mais aussi ultérieurs ; or, tel n'est pas le cas, on ne retrouve plus les effets de la domination masculine sur les thématiques analysées ensuite, signe que cet ouvrage est peut être le résultat d'une conjoncture scientifique singulière, qui a permis d'actualiser et de théoriser des constats anthropologiques.

De proches en proches ?

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, *La noblesse d'Etat. Grandes Ecoles et esprit de corps*, Paris, Les éditions de Minuit, p. 241.

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les éditions de Minuit, p. 226.

<sup>3</sup> Bourdieu Pierre, *La noblesse d'Etat*, op.cit., p. 230, note 31.

<sup>4</sup> Saint Martin (de) Monique, op.cit., p. 327.

<sup>5</sup> Lagrave Rose-Marie, entrée « Genre » in G. Sapiro (dir.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Editions, à paraître 2017.

<sup>6</sup> Desrosières Alain, *Pour une sociologie historique de la quantification. L'argument statistique*, Paris, Presses des Mines, 2008, Chapitre 16, « Bourdieu et les statisticiens : une rencontre improbable et ses deux héritages », pp. 291-299.

<sup>7</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op. cit., p. 74.

Ainsi, la direction de la thèse de Sandrine Garcia sur le féminisme soutenue en 1993<sup>1</sup>, la publication de *Vichy et l'éternel féminin*<sup>2</sup> en 1996 par Francine Muel-Dreyfus, le séminaire sur les recherches féministes que j'ai fait à la demande de Bourdieu en 1997<sup>3</sup>, sa correspondance avec Toril Moi<sup>4</sup>, corrélés à une plus grande visibilité des recherches sur les femmes dans le champ académique et les médias durant cette décennie, ont sans doute eu des effets sur le choix d'écrire ce livre. Avec ces recherches, il détenait des informations de première main sur le Mouvement de Libération des Femmes (MLF), sur le familialisme et la vocation maternelle des femmes inculqués sous le régime de Vichy, sur la genèse et la structuration des premiers groupes de recherche féministe, sur la figure d'intellectuelles, informations lui permettant de s'orienter dans l'abondante production de ces années.

Ces incitations ont coexisté avec l'échec cuisant qu'a essuyé Bourdieu lors du colloque organisé par Michelle Perrot et Georges Duby pour débattre de *l'Histoire des femmes en occident*, les 13 et 14 novembre 1992, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne<sup>5</sup>. Comme aux plus riches heures de Mai 68, dans un amphithéâtre bondé, plein à craquer d'auditrices mues et émues par la curiosité et la consécration scientifique escomptée des recherches sur les femmes, Bourdieu a pris la parole. Mal assuré, bafouillant, il était à la peine, un filet de sueur n'en finissant pas de se faire un chemin sur sa tempe, comme lors de sa rencontre avec des jeunes du Val Fourré à Mantes-la-Jolie<sup>6</sup>. Puis se furent les huées, et Bourdieu a quitté la scène sans terminer son intervention. Ce qui par lui a été ressenti comme un affront fait à son honneur scientifique, était en fait, tentai-je de lui expliquer lors d'une rencontre ultérieure, une sous-estimation de sa part de la vigueur, des exigences et des enjeux des recherches sur les femmes qui demandent un investissement

en lectures et en travail, pour ne pas être chaos sur le ring. On peut dès lors penser que Bourdieu a mis son point d'honneur (*nif*) dans l'écriture de *La domination masculine*, comme réponse au discrédit dont il fut l'objet ce jour-là, ou, à tout le moins, pour clarifier son angle de vue. Ce faisceau de raisons convergentes laissent cependant de côté la relative ignorance ou légèreté avec laquelle Bourdieu accède à l'espace académique de la cause des femmes avec cet ouvrage, alors même que l'analyse de l'état de cet espace aurait dû faire partie des conditions de production de ce livre. Il n'a pas pris la mesure du droit d'entrée élevé pour accéder à cet espace pourtant scientifiquement dévalué, ou plutôt parce que dévalué.

---

#### La 'docte ignorance'<sup>7</sup> d'un *outsider*

---

L'affront ressenti à la Sorbonne aurait du prévenir Bourdieu contre tout penchant à intervenir dans l'espace des recherches féministes sans prendre au préalable toutes les précautions d'usage prises pour ses autres chantiers. Par exemple, il a conscience que *Homo academicus* peut être « un livre à brûler ? », et à cet effet, il s'entoure d'innombrables précautions méthodologiques pour construire le périmètre et les propriétés de l'espace social concerné : « En construisant l'ensemble fini et complet des propriétés qui fonctionnent comme des pouvoirs efficaces ... le sociologue produit un espace objectif, défini de manière méthodique et univoque (donc reproductible) et irréductible à la somme de toutes les représentations partielles des agents »<sup>8</sup>. Or, l'espace objectif d'une des régions du champ universitaire qu'est l'espace des recherches féministes ne figure pas dans *Homo academicus*, mais n'est pas non plus construit dans *La domination masculine*. Comme il le fait par ailleurs, dans cet ouvrage, Bourdieu ne procède pas de façon systématique à la mise en relation des prises de positions avec les positions occupées par les chercheuses, et ne décèle pas l'enjeu de ce champ de recherche en construction, ni les controverses qui y ont cours. Cet enjeu est double : institutionnel, afin d'obtenir la reconnaissance académique de la recherche et de l'enseignement féministes par les institutions universitaires et de recherche ; cognitif, en procédant à la

---

<sup>1</sup> Garcia Sandrine, *Le Féminisme, une révolution symbolique ? Etudes des luttes symboliques autour de la condition féminine*, thèse EHESS nouveau régime, 1993.

<sup>2</sup> Muel-Dreyfus Francine, *Vichy ou l'éternel féminin. Contribution à une sociologie politique de l'ordre du corps*, Paris, Seuil, 1996.

<sup>3</sup> Séminaire qui a ensuite fait l'objet d'une publication, Lagrave Rose-Marie, « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 83, juin, Masculin/Féminin, pp.27-39.

<sup>4</sup> Bourdieu Pierre, « Apologie pour une femme rangée » op.cit., pp.VI-X.

<sup>5</sup> Duby Georges, Perrot Michelle, *Femmes et Histoire*, Paris, Plon, 1993.

<sup>6</sup> Carles Pierre, *La sociologie est un sport de combat*, film 2001.

---

<sup>7</sup> Bourdieu Pierre, *Homo academicus*, Paris, Les éditions de Minuit, 1984, p. 18.

<sup>8</sup> Idem, p.31.

déconstruction des schèmes androcentriques des sciences sociales, et en travaillant à construire une épistémologie féministe. Or, les références bibliographiques de Bourdieu attestent d'un corpus de lectures<sup>1</sup>, sans réflexivité critique sur la pertinence et la représentativité des ouvrages retenus, en sorte qu'il fait l'impasse sur des acquis de la recherche féministe qui auraient pourtant bénéficié à la précision de sa démonstration. Faute d'avoir mis au jour les avancées épistémologiques majeures des études féministes, Bourdieu, en effet, n'évite pas les contresens et les approximations. Par exemple, en plusieurs endroits, il met un pluriel à genre<sup>2</sup>, allant même jusqu'à écrire « la division en genres relationnels »<sup>3</sup> alors que le genre est déjà une relation ou plutôt est un concept relationnel. Ce pluriel suggère que, pour Bourdieu, le genre recouvre seulement le sexe social, alors que dès 1988, Joan Scott définissait le genre comme une relation et « une façon première de signifier le pouvoir »<sup>4</sup>, ce qui implique un singulier. Alors même que J. Scott a publié dans *Actes de la recherche*<sup>5</sup>, et que son travail a été reconnu décisif pour dénaturiser la catégorie de sexe, son nom ne figure toutefois pas dans l'index. En revanche, Catharine MacKinnon<sup>6</sup> est citée cinq fois, alors que ses écrits et son action, très importants dans la lutte contre le harcèlement sexuel et la pornographie, s'avèrent contingents s'agissant de la fabrication des outils de la recherche féministe. À l'inverse, des théoriciennes féministes marginalisées dans les institutions académiques françaises mais internationalement reconnues, telle Christine Delphy, ne sont pas citées. Or, l'article « l'ennemi principal »<sup>7</sup>, publié en 1970, est la matrice de l'approche féministe matérialiste qui, en toute probabilité, rejoint « la théorie matérialiste de

l'économie des biens symboliques<sup>8</sup> mise en œuvre par Bourdieu. Et comment ne pas s'étonner de l'absence de référence au travail de Maurice Godelier qui, l'un des premiers, a fait usage du terme de domination masculine dans la préface à l'ouvrage de Marie-Elisabeth Handman, *La violence et la ruse*<sup>9</sup>, sous-titre également de *La production des grands hommes*<sup>10</sup>. Sans céder à une quelconque volonté de restituer la généalogie de la notion de domination masculine et d'en rechercher la paternité ou la maternité, on constate toutefois que ce terme circule depuis plus de dix ans, surtout en ligne masculine, quand les chercheuses utilisent elles, les termes d'exploitation, de sexage, ou d'oppression<sup>11</sup>. Ainsi, on en est réduit à mentionner ceux et celles nommé.e.s et celles et ceux ignoré.e.s, sans pouvoir saisir la logique d'insertion ou de bannissement des élu.e.s et des exclu.e.s. L'impression reste que le cadre bibliographique s'est dessiné au gré des lectures, et non à partir d'un repérage des positions et des oppositions problématiques, des controverses, objet pourtant de nombreux articles dressant périodiquement l'état des lieux des recherches féministes<sup>12</sup>. En outre, des avancées épistémologiques arrachées au prix d'un opiniâtre travail collectif sont passées sous silence. En ignorant des textes et des écrits féministes dont la circulation internationale a stimulé le potentiel critique des études sur les femmes, Bourdieu s'est aussi aliéné la possibilité de complexifier et d'approfondir son raisonnement à partir des matériaux qu'il a choisis de mobiliser. Par exemple, aucune référence bibliographique ne porte sur ce qu'on appelle à présent l'intersectionnalité, notion et méthode pourtant déjà au travail dans la décennie 1990, comme en attestent par exemple les ouvrages de Kimberlé Crenshaw, *hell books*<sup>13</sup> et d'autres encore. Or, le « schéma synoptique des oppositions pertinentes » comporte les mentions 'nègre' et 'blanc', mais dans l'analyse, Bourdieu ne tient pas compte de l'articulation entre race, classe,

<sup>1</sup> Hormis la bibliographie anglo-saxonne, l'index des noms propres pour les chercheur.e.s français donne la priorité à ceux et celles qui sont proches de Bourdieu ou dont les textes s'inscrivent en résonance avec son travail.

<sup>2</sup> Lagrave Rose-Marie, entrée 'genre', op.cit.

<sup>3</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 28.

<sup>4</sup> Scott Joan, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du Grif*, 1988, 37-38.

<sup>5</sup> Scott Joan, « L'ouvrière, mot impie, sordide'... Le discours de l'économie politique française sur les ouvrières (1840-1860), *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1990, 83.

<sup>6</sup> MacKinnon Catharine, *Feminism unmodified, Discourses on Life and Law*, Cambridge (Mass.) et Londres, Harvard University Press, 1987.

<sup>7</sup> Delphy Christine, « L'ennemi principal », *Partisans*, numéro spécial « libération des femmes année 0 », novembre 1970.

<sup>8</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 40.

<sup>9</sup> Handman Marie-Elisabeth, *La violence et la ruse. Hommes et femmes dans un village grec*, Aix-en-Provence, Edisud, 1983.

<sup>10</sup> Godelier Maurice, *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.

<sup>11</sup> Cf. par exemple, Guillaumin Colette, *Sexe, race et pratique de pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 1992.

<sup>12</sup> Par exemple, l'un des ouvrages les plus remarquables : Thébaud Françoise, *Ecrire l'histoire des femmes*, Paris, ENS Editions, 1998.

<sup>13</sup> hooks bell, *Ain't I a Woman : Black Women and Feminism*, Boston, South End, 1984.

sexualité et assignation sexuée. Une des preuves en est donnée par le report en annexe de « quelques questions sur le mouvement gay et lesbien », alors que ces questions auraient dû être articulées tout au long du texte aux autres types de domination en raison du genre, de la classe sociale ou de la racialisation. Cette analyse séparée des sexualités constitue un point d'achoppement et une forme de regret, car qui mieux que Bourdieu était attendu pour combiner y compris statistiquement les effets de ces diverses dominations ? Or, c'est à partir d'une représentation analogique, et non en les construisant en « rapports sociaux consubstantiels »<sup>1</sup> que Bourdieu envisage l'articulation des dominations : « quelle que soit leur position dans l'espace social, les femmes ont en commun d'être séparées des hommes par un coefficient symbolique négatif qui, comme la couleur de la peau pour les noirs ou tout autre signe d'appartenance à un groupe stigmatisé, affecte négativement tout ce qu'elles sont et ce qu'elles font »<sup>2</sup>.

Dès lors que l'argument concernant 'toute la logique' des travaux antérieurs est partiellement démenti, on peut en déduire que cet ouvrage n'est pas enraciné dans un parcours scientifique dont la centralité aurait pris en charge l'analyse des effets de la domination masculine. C'est un ouvrage hors sol, qui doit beaucoup plus au contexte qu'à une logique antérieure, et c'est ce surgissement inattendu de la part de Bourdieu qui en fait à la fois le prix et la difficulté. Le prix, parce que cette publication vient donner du crédit et légitimer un champ de recherche non consacré par les instances académiques, comme le souligne Agnès Fine dans son compte-rendu de l'ouvrage : « je me suis félicitée, comme beaucoup, que P. Bourdieu mette tout le poids symbolique de sa notoriété de sociologue reconnu et légitime, pour analyser la domination masculine qui, en dépit de son évidence et de son universalité, continue à être niée ou sous-estimée par beaucoup »<sup>3</sup>. Une difficulté aussi, parce que cet ouvrage confère une consécration symbolique supplémentaire à son auteur, mais ne s'inscrit pas dans les enjeux collectifs de ce champ de recherche. Et cette position d'outsider voulant

migrer à l'intérieur ne se voit jamais mieux que dans la note qui précise le préambule : « Faute de savoir clairement si des remerciements nominaux seraient bénéfiques ou néfastes pour les personnes à qui j'aimerais les adresser, je me contenterai de dire ici ma profonde gratitude pour ceux et surtout pour celles qui m'ont apporté des témoignages, des documents, des références scientifiques, des idées, et mon espoir que ce travail sera digne, notamment dans ses effets, de la confiance et des attentes qu'ils ou elles ont mises en lui »<sup>4</sup>. Or, se prévaloir d'une garde rapprochée ne suffit pas à inscrire cet ouvrage dans une entreprise collective qui est l'une des caractéristiques du féminisme académique. D'où la position en surplomb de Bourdieu, qui, par un travail de synthèse partiel et partial, donne des bons et mauvais points, tout en participant à la consécration d'un champ marginalisé. En écrivant que « l'enchantement provient également de ceci que Bourdieu a pris un risque de mettre en jeu sa légitimité scientifique dans un champ d'études dévalué ; peu de collègues masculins prônant la mixité des recherches sur le genre l'ont fait »<sup>5</sup>, j'ai surévalué le risque pris, car il n'y avait non seulement aucun risque de ternir une consécration déjà faite, mais opportunité de s'adjoindre un gain scientifique voire militant supplémentaire. Cet essai pour comprendre tour à tour les raisons de l'enchantement et du rejet à l'égard de cet ouvrage rejoint partiellement certains points des « controverses » publiées dans la revue *Travail, Genre et Sociétés*, et notamment la rubrique 'Pierre Bourdieu répond'<sup>6</sup>. En examinant les réponses de Bourdieu à l'égard des critiques, apparaît alors une sorte de méprise de la part de Bourdieu, et c'est cette méprise qu'il s'agit à présent de comprendre.

<sup>4</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 7. Comme à d'autres, Bourdieu m'avait envoyé le manuscrit auquel j'avais apporté des critiques dont il n'a pas tenu compte. Je n'ai pas gardé le double des quelques six pages, mais j'ai le souvenir d'avoir proposé une autre lecture du récit de la femme et de l'homme à la fontaine, (p.24), et de m'être étonnée du saut périlleux fait entre la société kabyle et le roman de Virginia Woolf, tout en insistant sur l'aspect novateur de l'ouvrage. Comme pour d'autres, sans doute, il m'avait également téléphoné pour me demander si je voulais qu'il me remercie nommément, ajoutant exactement le « néfaste » présent dans la note. Il faut attendre l'accès aux archives de Bourdieu pour savoir qui sont « ces personnes », et surtout le contenu des échanges et des recommandations qui éclairerait les conditions de production de cet ouvrage.

<sup>5</sup> Lagrave Rose-Marie, « La lucidité des dominées », op.cit., p.314.

<sup>6</sup> 'Pierre Bourdieu répond', « controverses », op.cit., pp. 230-234.

<sup>1</sup> Kergoat Danièle, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », in Hirata Helena, Laboie Françoise, Le Doaré Hélène et Senotier Danièle, (dir.) *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, p.37.

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 100.

<sup>3</sup> Fine Agnès, « Pierre Bourdieu, La domination masculine », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 12, 2000, p.2.

## Une raison androcentrique non maîtrisée.

Faute d'avoir consenti à faire son *coming out* avant de commencer à écrire, c'est-à-dire à situer la position d'où il parle, en tant qu'homme dominant et enseignant-chercheur consacré par les plus hautes instances académiques, Bourdieu reçoit les critiques qui lui sont adressées comme des reproches, alors qu'il s'agit de tout autre chose. En l'occurrence, il s'agit de sa capacité à se placer en dehors des dominants porteurs d'un inconscient androcentrique. Parce qu'il procède à « l'analyse ethnographique des structures objectives et des formes cognitives d'une société historique particulière, à la fois exotique et intime, étrangère et familière, celle des Berbères de Kabylie, comme l'instrument d'un travail de socioanalyse de l'inconscient androcentrique capable d'opérer l'objectivation des catégories de cet inconscient »<sup>1</sup>, Bourdieu semble croire qu'il en est quitte avec le travail de retour critique sur l'inconscient masculiniste. Certes, l'obligation de passer par la case 'position située'<sup>2</sup> n'était pas encore devenue une règle courante dans les études féministes, bien qu'elle fût de mise dans le Mouvement de Libération des Femmes. On ne peut donc pas totalement tenir rigueur à Bourdieu de n'avoir pas su ou pu objectiver sa position, car il s'y est essayé, sans parvenir toutefois à tenir en respect la vision androcentrique dont il reste porteur. En effet, il déplace ce qui ressort de son propre inconscient androcentrique sur celui des sociétés qu'il s'emploie à mettre à distance, mais en se mettant lui-même hors champ, reconduisant ainsi le déni du privilège masculin sur la science. En sorte qu'il ne fait qu'à demi le travail de déconstruction du biais masculiniste.

Un déni de *libido dominandi et sciendi*.

Plus on relit l'ensemble de l'ouvrage à travers les articles à charge et à décharge qui l'ont commenté, et les réponses de Bourdieu, plus s'affirme la conviction que Bourdieu n'est pas

parvenu à se déprendre de la raison androcentrique. Il y a en effet une sorte de méprise de la part de Bourdieu qui, justifié d'avoir déconstruit l'inconscient androcentrique de la société kabyle, pense s'être ainsi délesté de toute vision androcentrique, ce qui le conduit à biaiser dans les réponses données à ses contradicteur.e.s, et il le fait de différentes manières. Parmi ces réponses, celle à la question portant sur le pouvoir et la préséance masculine est réélaborée et déplacée par Bourdieu pour la rabattre sur son appartenance de sexe : « J'ai peine à admettre qu'une vérité est plus ou moins vraie d'être dite par un homme ou par une femme. Faudrait-il aller jusqu'à poser que l'appartenance à une catégorie dominée est condition nécessaire - et surtout suffisante - de l'accès à la vérité concernant cette catégorie ? »<sup>3</sup>. Or, dans leur ensemble, les critiques ne portent pas sur le genre de l'auteur, argument qui reviendrait à verser dans l'essentialisme contre lequel l'épistémologie féministe s'est constituée, mais précisément sur le déni d'un homme/chercheur qui ne reconnaît pas qu'être un homme constitue déjà un privilège. Bourdieu s'insurge, en effet, contre « la logique du préjugé défavorable qui inspire nombre des objections », sans voir que le genre est en lui-même un classement social qui suppose une hiérarchie et une inégalité entre les deux termes. Cette phrase renferme une violence symbolique due à la méconnaissance pratique du privilège que constitue le fait d'être un homme, c'est-à-dire quelqu'un ayant bénéficié d'un coefficient positif durant sa socialisation et son parcours intellectuel, et ce privilège aurait du faire l'objet d'une réflexion sur les effets de ce privilège en termes de profits scientifiques escomptés. En effet, par un renversement ou un détournement de l'approche féministe, la préséance ou le privilège masculin, pourtant abondamment analysés dans *La domination masculine*, devient dans cette phrase un préjugé défavorable. Or, Bourdieu intervient dans le champ des études féministes en tant que dominant, doté de tous les privilèges scientifiques. Le travail de socioanalyse accompli au début de l'ouvrage laisse de côté tout ce que le privilège masculin s'autorise malgré cette socioanalyse, preuve que tellement incorporé, il s'exerce au delà de la seule volonté d'y mettre un terme. Bourdieu, en effet, s'en tient à un principe de précaution abstrait, que cette phrase

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 11.

<sup>2</sup> Hartsock Nancy, « The Feminist Standpoint : Developing a Grounding for a Specifically Feminist Historical Materialism », in Meyers D. (ed.) *Feminist Thought. A Reader*, New York, Routledge, 1983.

<sup>3</sup> Bourdieu Pierre, « Pierre Bourdieu répond », op.cit. Les citations suivantes, sauf exceptions, sont tirées de ce texte, et ne feront plus l'objet d'une note.



*traduit amplement* : « L'*illusio* originaire, qui est constitutive de la masculinité, est sans doute au fondement de la *libido dominandi* sous toutes les formes spécifiques qu'elle revêt dans différents champs »<sup>1</sup>. Dès lors, on attend légitimement que Bourdieu s'applique à lever cette *illusio* originelle constitutive de la masculinité incorporée, or, il s'en dédouane.

Et cette *libido dominandi* et *sciendi* ne se lit jamais plus que lorsqu'il parle de Françoise Héritier<sup>2</sup>, c'est-à-dire de quelqu'un qui est le plus proche de ses positions quoique femme : « on me reproche de ne pas citer Françoise Héritier ; lui reproche-t-on de ne pas me citer, et si ce n'est pas le cas, pourquoi cette dissymétrie de traitement ? ». Cette réponse atteste que Bourdieu ne s'applique pas à lui-même les précautions et les méthodes qu'il préconise dans *La domination masculine*, car sinon il ne pourrait pas symétriser les deux positions sexuées. En effet, tous deux professeur.e.s au Collège de France, et quoique occupants les mêmes positions pendant plusieurs années, il ne peut en aucun cas y avoir ni symétrie, ni équivalence entre Françoise Héritier et Pierre Bourdieu. Les effets de la domination masculine ne s'arrêtent pas à la porte du Collège de France, et Françoise Héritier sera toujours dotée d'un préjugé négatif, classée au rang de « cadette » et non d'« aînée » pour reprendre les classifications de cette dernière<sup>3</sup>, dès lors qu'elle est confrontée à ses collègues masculins. Or, en écrivant que « si tant de positions sont si difficiles à occuper pour des femmes, c'est qu'elles sont coupées sur mesure pour des hommes »<sup>4</sup>, Bourdieu reconnaît cette impossible équivalence. Ne pas citer Bourdieu ou ne pas citer Françoise Héritier n'a donc pas le même sens : dans le premier cas c'est un oubli regrettable ou un geste de rétorsion, dans le second cas, c'est une manifestation incontestable de la *libido dominandi*<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 82.

<sup>2</sup> Cette confrontation prend d'autant plus de relief au moment du décès de Françoise Héritier, survenu dans la nuit du 14 au 15 septembre 2017.

<sup>3</sup> Héritier Françoise, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris Odile Jacob, 1996, et *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002.

<sup>4</sup> Bourdieu, *La domination masculine*, op.cit., p. 69.

<sup>5</sup> Le silence réciproque de l'un et de l'autre m'avait si fortement intriguée et mise mal à l'aise, que j'en ai fait le propos d'une mise en perspective des travaux de F. Héritier et de P. Bourdieu, dans le livre d'hommages en l'honneur de F. Héritier. Lagrave Rose-Marie, « Dialogue du deuxième type sur la domination sociale du principe masculin », in *En substances. Textes pour Françoise Héritier*, Jean-Luc Jamard,

Une autre manifestation non contrôlée de la libido *dominandi* et *sciendi* réside dans la cécité, voire le déni de Bourdieu à l'égard du travail féministe inséparablement cognitif, social et politique accompli depuis des décennies par les chercheur.e.s pour déconstruire les schèmes androcentriques, et proposer une épistémologie délestée des biais masculinistes<sup>6</sup>. Le reproche qu'on peut adresser à Bourdieu est moins de n'avoir pas rassemblé une bibliographie plus conséquente, comme on l'a déjà montré, que de méconnaître le travail de déconstruction et de reconstruction déjà fait. Il continue, en effet, d'appeler de ses vœux ce travail critique, comme si ce travail n'existait pas, et en cela, il participe à ce que Delphine Naudier appelle « un déni d'antériorité »<sup>7</sup>, constamment à l'œuvre dès qu'il s'agit de la production littéraire ou intellectuelle des femmes. Car Bourdieu n'ignore pas seulement ce travail collectif, il dénie aussi aux dominées la capacité à pouvoir rompre avec les catégories dominantes. La phrase suivante sert en effet d'armature à l'ensemble de l'ouvrage, scandée sous différentes formes : « les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles...La violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant lorsqu'il dispose pour le penser que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui »<sup>8</sup>. Or, ce travail de déconstruction et de sédition avec les instruments de connaissance androcentriques était déjà amplement entrepris depuis des années par les chercheur.e.s. Bourdieu oppose ainsi un véritable déni à tout le travail accompli qui témoigne que les dominées, non seulement n'adhèrent pas aux catégories construites par les dominants, mais sont capables de les destituer et de leur opposer des schèmes délestés des catégories dominantes. Ressaisir ces points de rupture et ces avancées épistémologiques alternatives eut été de la part de Bourdieu un signe de respect voire de

Emmanuel Terray, et Margarita Xanthakou, Paris, Fayard, 2000, pp. 457-469. Cf. également, Nicole-Claude Mathieu, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps modernes*, 54<sup>ème</sup> année, mai-juin-juillet 1999, 604, p. 290.

<sup>6</sup> Prokhoris Sabine, *Le Sexe prescrit. La différence sexuelle en question*, Paris, Aubier, 2000.

<sup>7</sup> Naudier Delphine, « Genre et activité littéraire : les écrivaines francophones. Introduction », *Sociétés contemporaines*, 2010/2, 78, pp. 5-13.

<sup>8</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p.41.

compagnonnage intellectuel, alors qu'il tient une position de surplomb.

Et cette position de surplomb conduit Bourdieu à s'autoriser à tracer des priorités pour le champ des recherches féministes, voire une voie à suivre pour le mouvement féministe, deux raisons qui amplifient les raisons de la discorde

La violence d'une position d'avant-garde autoproclamée

---

En investissant l'espace académique de la cause des femmes, et peut être au nom de ce travail, Bourdieu s'est cru autorisé à lui assigner un programme dans lequel un fléchage des priorités et l'élaboration d'une ligne centrale entendent prévenir tout 'déviationnisme' scientifique. Bourdieu prend certes acte de « l'immense travail critique du mouvement féministe »<sup>1</sup>, tout en insistant sur le « travail historique de déshistoricisation » qui reste à faire en histoire des femmes. A ses yeux, « la recherche historique ne peut se limiter à décrire les transformations au cours du temps de la condition des femmes »<sup>2</sup>. En conséquence, il en détourne le cours pour lui donner des cibles prioritaires : « une 'histoire des femmes' qui fait apparaître, fût-ce malgré elle, une grande part de constance, de permanence, doit, si elle veut être conséquente, faire une place, et sans doute la première, à l'histoire des agents et des institutions qui concourent en permanence à assurer ces permanences, Eglise, Etat, Ecole, etc.. »<sup>3</sup>. Or, nombre d'ouvrages analysant les effets de ces instances sur la reproduction de la moindre valeur des femmes étaient déjà publiés, et donc à la disposition de Bourdieu ; en faire à nouveau l'inventaire serait justifier son assertion<sup>4</sup>. Et Bourdieu de continuer en précisant que « le véritable objet d'une histoire des rapports entre les sexes, c'est donc l'histoire des combinaisons successives... de mécanismes structuraux et de stratégies, qui, à travers des institutions et des agents singuliers ont perpétué ... la structure des rapports de domination entre les

sexes »<sup>5</sup>, en occultant par exemple les apports de *l'Histoire de la famille*,<sup>6</sup> qui, à bien des égards, met au jour ces stratégies de reproduction de la préséance du principe masculin. Et c'est en insistant sur ces institutions que Bourdieu entend ré-orienter les recherches féministes, en leur 'dessinant un programme' : « cette évocation de l'ensemble des instances qui contribuent à la reproduction de la hiérarchie des genres devrait permettre de dessiner un programme d'une analyse historique des constances et des transformations de ces instances, seule capable de fournir les instruments indispensables pour comprendre aussi bien les permanences, souvent surprenantes, qui peuvent être constatées dans la condition des femmes, ... que les changements visibles ou invisibles qu'elle a connus dans la période récente »<sup>7</sup>. En s'érigeant en orienteur de l'histoire des femmes, Bourdieu s'exposait, en effet, à devoir justifier de quel droit il s'autorisait à tracer un programme. Et dans la conclusion de l'ouvrage, il fait un pas de plus en élargissant ses recommandations au mouvement féministe lui-même : « il (le mouvement féministe) ne doit pas davantage se laisser enfermer dans les formes de lutte politique brevetées féministes comme la revendication de la parité entre les hommes et les femmes dans les instances politiques »<sup>8</sup>. En proposant « une analyse capable d'orienter autrement et la recherche sur la condition féminine ou, de manière plus relationnelle, sur les rapports entre les genres, et l'action destinée à les transformer »<sup>9</sup>, Bourdieu franchit une ligne rouge explicite dans le MLF et tacite chez certains hommes, compagnons de route du mouvement : aucun homme, fut-il de « bonne volonté » politique, ne peut s'octroyer le droit de tracer un horizon politique au mouvement. Des slogans tels que « ne me libère pas, je m'en charge » ou « nous ne penserons pas pour elles »<sup>10</sup>, témoignent à la fois de la volonté d'autonomie du mouvement féministe par rapport à toute tutelle masculine, et d'une réflexion de certains groupes d'hommes dans des contextes précis, certes très minoritaires, qui s'interrogent voire travaillent à exercer le moins possible leur privilège de

---

<sup>1</sup> idem, p.95.

<sup>2</sup> ibidem, p.91.

<sup>3</sup> ibidem, p. 90.

<sup>4</sup> On ne donnera que deux exemples sur l'Ecole : Mayeur Françoise, *L'éducation des filles en France au XIXème siècle*, Paris, Hachette, 1979 ; Mosconi Nicole, *Femmes et savoirs. La société, l'Ecole et la division sexuelle des savoirs*, Paris, l'Harmattan, 1994.

<sup>5</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p. 91.

<sup>6</sup> Burguière André, Klapisch-Zuber Christiane, Segalen Martine, Zonabend Françoise, (dir.), *Histoire de la famille*, 3 tomes, Paris, Armand Colin, 1986.

<sup>7</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p.95

<sup>8</sup> Bourdieu Pierre, idem, op.cit., p. 124.

<sup>9</sup> Bourdieu Pierre, idem, p.124.

<sup>10</sup> *Le Torchon brûle*, 5, 1973.

dominant. A cet égard, comme l'a montré Alban Jacquemard, *Les hommes dans les mouvements féministes*<sup>1</sup> ont en majorité compris qu'ils ne s'engageaient pas au nom des femmes, mais pour soutenir les luttes pour le droit des femmes, sans jamais se constituer en avant-garde. Au lieu de tracer des programmes pour les recherches féministes et le mouvement, on pouvait s'attendre à ce que Bourdieu mette en critique les privilèges détenus par les hommes, indique certaines modalités de désolidarisation avec les pratiques masculinistes, et fasse sécession et sédition avec le virilisme, en ne travaillant pas au moins à entretenir et à reproduire la domination masculine par une posture de maître à penser. Et il ne s'agit pas non plus de condescendance, comme le suggère Bourdieu, «accusation encore plus probable quand il s'agit d'un homme, qui ne peut évidemment rien opposer à celles qui s'autorisent de l'autorité absolue que constitue l' 'expérience' de la féminité pour condamner sans appel toute tentative pour penser l'objet dont elles s'assurent ainsi sans peine le monopole»<sup>2</sup>. Cette phrase significative de la fausse conscience de son auteur opère un renversement des effets de la domination sur le champ académique. En effet, les chercheuses s'assureraient le monopole de l'objet, alors que cet objet occulté et stigmatisé par les chercheurs hommes, a valu une dévaluation scientifique aux chercheuses pionnières dans ce champ de recherche. Une fois encore, Bourdieu déplace le propos : ce n'est pas parce qu'il est un homme qu'il est critiqué, mais en raison de sa position de dominant qu'il continue d'exercer, preuve que l'habitus masculiniste résiste même à une certaine forme d'introspection, et reconduit dès lors l'inconscient androcentrique.

Malgré tout, il y a dans cet effort pour écrire cet ouvrage quelque chose à la fois de téméraire et de naïf. Téméraire, parce que Bourdieu n'avait pas besoin de mettre à son actif un livre de plus sur «un terrain extrêmement difficile» de surcroît. Naïf, parce qu'il ne suffit pas d'avoir avec soi «le sentiment que la relation d'extériorité dans la sympathie» pour s'assurer une légitimité dans cet espace académique. Il n'est pas un intellectuel organique ; il s'est inscrit dans le champ, et dès lors il devait soit en respecter les règles, soit dire au nom de quoi il les transgressait. Or, il apparaît

clairement que l'investissement en travail pour cet ouvrage est bien moindre comparé à celui consenti pour les recherches sur le système scolaire, le champ littéraire, les grandes écoles ou l'Etat. En effet, les matériaux sur lesquels est fondée *La domination masculine* ne sont pas le résultat d'enquêtes nouvelles ou entreprises à cette fin, mais dessinent une configuration qui rassemble des données de terrain anciennes, un roman de Virginia Woolf, et des recherches en cours ou déjà publiées qui n'ont de cohérence que parce qu'elles ont été lues par Bourdieu. L'hétérogénéité des matériaux et leur collage factice sont l'une des raisons de la fragilité du socle empirique sur lequel Bourdieu exerce son raisonnement. Il ne suffit pas, non plus, comme Bourdieu l'écrit dans la conclusion «d'invoquer simplement sa bonne foi», car «les bonnes causes ne peuvent tenir lieu de justifications épistémologiques et dispenser de l'analyse réflexive qui oblige parfois à découvrir que la bienséance des 'bons sentiments' n'exclut pas nécessairement l'intérêt pour les profits associés aux 'bons combats'»<sup>3</sup>. Hors de l'espace des recherches féministes, Bourdieu a en effet bénéficié de profits associés à ce 'bon combat'. Pour les profanes, il est celui qui a donné une visibilité publique à la domination masculine, et celui qui a mis des mots sur les différents ressorts d'une émancipation des femmes. Ces perceptions profanes que l'on a pu discerner lors de diverses conférences révèlent plusieurs paradoxes. Le concept de domination masculine proposé par un homme a éclipsé celui de valence différentielle des sexes, construit par une femme<sup>4</sup>, ce qui corrobore le fait qu'une femme reste toujours une cadette. Le paradoxe tient au fait que seul un homme peut avoir le pouvoir de publiciser efficacement un concept bien antérieurement élaboré et mis en œuvre par d'autres. Un autre paradoxe provient de la contradiction de la double lecture que l'on peut faire de cet ouvrage, à la fois d'un point de vue scientifique et profane. C'est ainsi que j'ai pu proposer une première lecture enchantée<sup>5</sup>, et une seconde lecture désenchantée, selon que je circule entre la position de profane ou de chercheuse, d'autant que l'avancée épistémologique des études féministes de cette dernière décennie a remis cet ouvrage dans la série des palimpsestes des recherches sur les femmes. Vingt ans après la

<sup>1</sup> Jacquemard Alban, *Les hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes, PUR, 2015.

<sup>2</sup> Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, op.cit., p.123.

<sup>3</sup> idem, p. 121.

<sup>4</sup> Héritier Françoise, *Masculin/Féminin*, op.cit.

<sup>5</sup> Lagrave Rose-Marie, «La lucidité des dominées», op.cit.

publication de cet ouvrage, qui lors de sa parution avait fait grand bruit, reste un texte libérateur pour les profanes, et matière à controverses pour les chercheur.e.s, obligé.e.s dès lors de prendre position par rapport à ce livre que beaucoup pensent « être à brûler », alors qu'il donne encore penser au-delà de la « bonne volonté » féministe de son auteur.